

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 28 (1998)
Heft: 3

Artikel: Agota Kristof : l'étonnant destin d'une Neuchâteloise
Autor: Probst, Jean-Robert / Kristof, Agota
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-826635>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AGOTA KRISTOF

L'étonnant destin d'une Neuchâteloise



Malgré son succès, Agota Kristof écrit sur un bureau bien modeste

Le destin peut être cruel, facétieux et surtout imprévisible. Celui d'Agota Kristof est un peu tout cela à la fois. Cette émigrée hongroise a connu la guerre, puis la dure vie des ouvrières d'usine avant de triompher dans le monde de l'édition. Ses romans sont traduits dans une trentaine de langues à travers le monde entier.

La première fois que j'ai découvert un roman d'Agota Kristof (c'est son vrai nom!), je me suis sé-

rieusement accroché à mon fauteuil. Cette petite femme aux cheveux noirs corbeau et au regard intense écrit comme on parle, en utilisant un vocabulaire restreint mais choisi. Ses phrases sont des coups de poing, ses mots des coups de fusil.

Neuchâteloise d'adoption depuis quarante-deux ans, Agota Kristof a élevé trois enfants et quitté deux maris avant de puiser en elle les terribles souvenirs qui sont la matière de ses quatre romans largement inspirés de la réalité.

Ses romans parlent de la guerre, de la violence, mais aussi de la condition des émigrés et des ouvrières d'usine, qui passent leur temps à gagner leur vie en répétant à l'infini les mêmes gestes, derrière leur établi.

Aujourd'hui, Agota Kristof réside dans un modeste appartement, à deux pas de l'Université de Neuchâtel. C'est là qu'elle nous a reçus.

«Je suis venue en Suisse un peu par hasard!»

– Vos livres racontent des souvenirs d'enfance qui sont durs, parfois pénibles et la mort y est omniprésente. Cela correspond-il à votre propre enfance?

– Peut-être pas tout à fait, mais presque. J'ai vécu en Hongrie pendant les années de guerre et j'ai mis dans mes livres une très grande part de réalité. Ce n'est pas à proprement parler autobiographique, mais tout

part de moi-même. Vous savez, sur le moment, on s'habitue... C'est beaucoup plus tard que l'on se rend compte comment la vie était dure...

– Vous aviez 21 ans en 1956, lorsque vous vous êtes réfugiée en Suisse, après l'invasion de la Hongrie par les chars soviétiques. Qui a choisi la Suisse et pourquoi?

– Ecoutez, c'est le hasard! Nous sommes arrivés à Vienne en compagnie d'autres réfugiés. Il fallait ensuite faire la queue dans les ambassades de plusieurs pays afin d'obtenir un visa. On allait où il y avait encore de la place.

– Vous voulez dire qu'il s'agissait d'une sorte de loterie?

– Oui, on ne pouvait pas aller exactement où l'on voulait. D'ailleurs, je désirais plutôt partir pour les Etats-Unis, car j'avais de la parenté là-bas. Finalement, j'ai pris le dernier train qui partait pour la Suisse.

– Etiez-vous seule ou avec votre famille?

– J'étais partie de Hongrie avec mon premier mari et mon bébé de quatre mois.

– Où êtes-vous arrivée en Suisse?

– A Lausanne. Nous étions logés dans la caserne de la Pontaise, à côté du stade de football. Des industriels, qui cherchaient de la main-d'œuvre passaient régulièrement pour engager des ouvriers.

– Est-ce que vous vous souvenez de votre première journée à Lausanne?

– Très peu, j'étais tellement préoccupée par mon bébé. On était très bien, il n'y avait rien à faire. Nous étions nourris, dans une grande salle à manger par des militaires et des femmes-soldat s'occupaient des biberons de nos bébés...

– Pour vous, réfugiés, l'accueil était donc relativement agréable?

– Ah oui, tout à fait. Les gens venaient nous voir, après le match de football et ils nous donnaient des cigarettes et du chocolat.

– Combien de temps êtes-vous restée à Lausanne et comment cela s'est-il passé ensuite?

– Nous sommes restés un mois, avant de partir pour Zurich, car mon mari avait demandé une bourse d'étudiant. C'est depuis là qu'on nous a envoyés à Neuchâtel, où il a pu étudier la biologie.

– Parlez-vous déjà le français à cette époque?

– Non, absolument pas. Pas un mot. J'étais complètement perdue dans ce pays. J'ai été obligée de travailler, parce que la bourse ne suffisait pas pour vivre.

«Les émigrés souffraient du mal du pays»

– C'est une période que vous décrivez dans votre dernier roman, «Hier»?

– Oui, c'est tout à fait ça...

– Est-ce que les conditions étaient aussi difficiles que vous l'avez écrit?

– Oui bien sûr... De toute façon, la condition d'ouvrier est pénible, encore aujourd'hui... Il fallait se lever à cinq heures du matin, emmener ma fille à la crèche, puis faire le ménage le soir, après une journée de travail à l'usine.

– Dans votre livre, vous parlez notamment de ces sachets de poudre qui étaient proposés aux ouvrières pour leur permettre de supporter leur condition de travail. Qu'est-ce que c'était exactement?

– Je ne sais toujours pas, mais j'ai décrit la réalité. J'en ai d'ailleurs pris moi-même pour tenir le coup. C'était une sorte de calmant qu'on payait 50 centimes. Après, on travaillait beaucoup mieux...

– Que faisiez-vous dans cette usine d'horlogerie?

– C'était un travail monotone, qui ne demandait aucune réflexion. Je mettais des pièces à percer, l'une de la main gauche, l'autre de la main droite, et je pressais sur une pédale. Mais je ne sais toujours pas ce que je faisais, ni à quoi cela servait. J'étais rémunérée à la pièce. A la fin du mois, je gagnais environ 600 francs.

– Vous évoquez également la condition de vie des réfugiés hongrois, à cette époque-là et vous dites que plusieurs de vos compatriotes se sont suicidés. Que s'est-il passé, quelles en étaient les raisons?

– Lorsque j'ai commencé à écrire mon dernier livre, mon but était de parler de ces suicides, car c'étaient des gens que je connaissais. Ils le faisaient car ils se sentaient très



L'inspiration est une fenêtre qui ouvre sur le monde

seuls et ils souffraient du mal du pays. En outre, ils étaient très déçus de la vie qu'ils menaient en Suisse. Ils en attendaient peut-être autre chose...

– Lorsque vous avez quitté la Hongrie, vous rêviez d'un monde meilleur ?

– Oui, tout le monde en rêvait, naturellement. Or, étonnamment, il n'était pas meilleur !

– Est-ce que vous avez souffert de l'accueil réservé par les Neuchâtelois ?

– Non, pas du tout, au contraire. Tout le monde était très gentil avec nous, très aimables, mais il y avait la barrière de la langue et nous ne pouvions pas nous comprendre. Nous vivions plutôt en communauté et il était très difficile de se faire de nouveaux amis. A cause de la langue, pas de la froideur des Suisses. J'avais beaucoup de copines à l'usine, mais il était difficile de parler.

– Avec le temps, est-ce que vous avez eu de véritables amis à Neuchâtel ?

– Oh oui, bien sûr, lorsque j'ai appris à parler le français. J'ai mis beaucoup de temps, parce que ce n'était pas possible à l'usine, sauf



Agota Kristof adore les gerberas

aux toilettes. J'ai appris à parler, mais pas à lire ni à écrire. Il m'a fallu seize ans pour maîtriser le français.

– Avant d'écrire vos romans en français, est-ce que vous aviez déjà publié des livres en hongrois ?

– Oui, j'avais écrit des poèmes.

– Dans vos livres, vous l'avouez, vous ne laissez aucune place aux sentiments. Quelles en sont les raisons ?

– J'ai peut-être décidé cela justement à cause de mes poèmes qui étaient pleins de sentiments et j'en avais assez. J'ai choisi d'écrire de façon très sèche.

– Est-ce que cette écriture directe vous correspond ?

– Oui, je crois que cela me ressemble assez...

– Mais vous êtes pourtant une femme capable de sentiments ?

– Oui, bien sûr, mais je ne les montre pas vraiment.

*«De toute ma vie
c'est mon enfance
que je préfère!»*

– Est-ce que l'écriture représentait pour vous une forme d'évasion ?

– On peut le dire ainsi, c'était une occupation importante. Même en travaillant, j'écrivais des poèmes. J'avais toujours sous la main une feuille de papier où je notais quelques phrases, que je recopiais le soir, à la maison.

– Donc l'écriture ne vous a jamais quittée, même quand vous étiez à l'usine ?

– Non, pas du tout, au contraire, j'avais le temps d'y penser, car mon travail ne m'occupait pas l'esprit.

– Votre premier roman, «Le Grand cahier» a été publié trente ans après votre arrivée en Suisse. Combien de temps avez-vous mis pour l'écrire ?

– C'est assez difficile à dire, mais l'écriture elle-même a pris une an-

née. Avant cela, j'avais écrit de nombreuses pièces de théâtre qui ont été jouées et mises en onde pour la radio.

– Chose étonnante, votre roman n'a pas été publié en Suisse, mais au Seuil, qui est un grand éditeur parisien. Comment cela s'est-il passé ?

– Je n'ai pas voulu être éditée en Suisse, alors j'ai envoyé mon manuscrit aux trois plus grands éditeurs, Gallimard, Grasset et le Seuil. Les deux premiers ont refusé mon roman, mais des gens du Seuil m'ont téléphoné rapidement.

– Ils ont vu juste, puisque votre premier roman a connu un grand succès avant d'être traduit dans le monde entier...

– Pour le moment, il a été traduit en 28 langues et on en attend trois autres...

– Parmi toutes ces traductions, pouvez-vous en citer quelques-unes, si l'on excepte les langues courantes ?

– Il a été notamment traduit en japonais, en chinois et en coréen, mais aussi en hébreu...

– Comment pouvez-vous expliquer que cette histoire, qui a ses racines en Europe de l'est, puisse intéresser les Japonais et les Chinois ?

– J'ai passé quelques jours au Japon et j'ai posé cette même question, mais je crois qu'il n'y a pas d'explication. Je pense que c'est à cause du style très direct et parce que mes livres évoquent la guerre. Chinois, Coréens et Japonais ont également vécu ces périodes difficiles. Et puis je pense que le caractère de mes personnages leur convient bien. Les Japonais ont même traduit mes pièces de théâtre et ils les jouent.

– Vos quatre livres sont largement autobiographiques. Est-ce pour vous une façon d'exorciser le passé ?

– Vous savez, c'est une question à laquelle je ne peux pas répondre. Mais je ne tiens pas à effacer mon passé, au contraire...



Derrière Agota Kristof, une vue de Kőszeg son village natal

– Lorsque vous jetez un coup d’œil dans le rétroviseur de votre vie, quelle est la part des bons moments et des mauvais ?

– Si l’on parle de toute ma vie, c’est l’enfance et l’adolescence que je préfère.

– Malgré tout ce que vous avez vécu ?

– Oui, malgré tout, malgré la guerre, on était quand même heureux ! Mes deux frères ont beaucoup compté dans mon enfance. Malgré les difficultés, on a beaucoup joué, on a beaucoup ri. Et puis, nos parents nous laissaient une très grande liberté.

– Vous avez vécu deux mariages et connu deux échecs. Cela veut-il dire que les hommes sont invivables ?

– Pour moi, oui, ils sont invivables. Mêmes s’ils ne sont pas machos, ils essaient toujours de dominer la femme et je ne le supporte absolument pas. Je devais travailler, m’occuper des enfants, tout faire sans aucune aide. Je n’avais aucun espoir d’en sortir. Si je ne m’étais pas divorcée, je pense que je n’aurais pas pu écrire ces romans.

– Que représente pour vous la famille, aujourd’hui ?

– Pour moi c’est toujours ma famille hongroise, mes frères, mes neveux... et naturellement mes trois enfants.

– Avez-vous des petits-enfants ?

– Oui, ma fille aînée a deux enfants, un garçon et une fille...

– Qu’est-ce que vous avez envie de leur enseigner ?

– Je ne leur enseigne rien du tout. Parfois ils me posent des questions sur mon enfance ou sur la guerre. Mais je ne leur raconte pas ma vie, pas plus que je ne l’ai racontée à mes enfants...

– Qu’avez-vous envie de dire aux femmes retraitées qui ont connu les mêmes conditions de vie difficiles que vous ?

– Ecoutez, je n’ai rien envie de leur dire, je ne me sens pas qualifiée pour leur donner des conseils. Chacune fait ce qu’elle veut...

– Est-ce que vous êtes croyante ?

– Non, pas vraiment !

– Le jour où vous rencontrerez St-Pierre, qu’est-ce que vous lui direz ?

– Je ne lui parlerai pas. Mais j’espère bien rencontrer, dans l’au-delà, mon premier amour, qui était un pasteur hongrois...

– Actuellement, vous avouez que vous restez plutôt cloîtrée chez vous. Vous n’avez plus très envie de sortir. Pour quelles raisons ?

– Je ne sais pas. En général, je n’aime pas beaucoup sortir, je me trouve très bien chez moi et ma meilleure journée, c’est quand il ne se passe rien du tout.

– Avez-vous confiance dans l’avenir de l’humanité ?

– Je m’en fiche complètement. Je ne crains rien non plus pour l’avenir de mes petits-enfants. Ils vont supporter ce qu’il faudra supporter, comme nous l’avons fait. Ils verront...

Interview: Jean-Robert Probst

Photos Yves Debraine

Mes préférences

Une couleur :	Le ton noir
Une fleur :	Les gerberas
Une odeur :	Le pain frais
Une recette :	Le goulash
Un écrivain :	Mon frère Attila Kristof
Une musique :	Aucune musique
Un peintre :	Pas de préférence
Un film :	Les feuilletons de Derrick
Un pays :	La Hongrie
Une personnalité :	Mikaïl Gorbatchev
Une qualité humaine :	La tolérance
Un animal :	Les chats
Une gourmandise :	Les röstis

A lire : «Le Grand cahier», «La Preuve», «Le Troisième mensonge», «Hier», par Agota Kristof, Editions Seuil et collection Points.